

Collection « Première nouvelle »

Stéphane Girodon

Allô, le vétô ?

Brèves de tous poils

LOCUS
SOLUS

À Patrick Gratteloup

Préface

*« Tu veux faire quoi plus tard mon garçon ?
— Vétérinaire ! »*

Vétérinaire. Mot magique. Graal de mon enfance.

Vétérinaire comme l'homme, grand et fort, qui vient à la maison soigner la jument de mon père. Il connaît les choses, il guérit. Il est un peu savant, un peu sorcier. Ce qui impressionne particulièrement le petit garçon que je suis c'est le total respect, doublé d'une profonde admiration, qu'ont mes parents à son égard.

Et aussi ses bottes.

De grandes bottes marron, doublées de cuir, épousant à merveille le galbe du mollet.

Oui, quand je serai grand je serai vétérinaire. Et je serai fort, un peu sorcier et mes parents seront fiers.

Et j'aurai de belles bottes marron.

Aujourd'hui je suis grand et je suis vétérinaire !

Le chemin n'a pas toujours été facile, bien que très classique : classes préparatoires, concours et École Nationale Vétérinaire à Nantes. Puis les stages mais aussi les remplacements dans diverses régions.

Associé dans une clinique à Pleyben dans le Finistère depuis une quinzaine d'années (mon Dieu comme le temps passe vite ma pov' dame !), j'exerce en tant que vétérinaire généraliste : bovins, chiens, chevaux.

J'aime toujours profondément mon métier malgré les contraintes administratives, les difficultés économiques de nos éleveurs, l'évolution de la société et le quotidien qui nous ronge tous.

Le jeune loup affamé et enthousiaste que j'étais se métamorphose progressivement en vieux cabot un peu arthrosique et ronchon. Mes cheveux se font rares et j'ai pris du ventre : si, si, je vous assure, la preuve, je n'arrive même plus à passer entre les cornadis dans les étables, comme autrefois !

Un jour, au hasard d'une petite promenade seul avec mon cheval et mon chien, je suis passé par une ferme désormais abandonnée. Une ferme que je connaissais bien pour y être intervenu maintes fois. Il n'y avait plus ni vaches ruminant tranquillement, ni veaux beuglant, réclamant impatiemment leur lait. Oui, le temps est assassin et emporte avec lui l'odeur forte et âcre des étables que j'aime tant. Ne reste plus que de vieux bâtiments agonisant parmi les herbes mauvaises à l'odeur fade. Alors j'ai eu envie d'écrire pour me souvenir, pour retrouver tous ces moments passés auprès des bovins, chiens et chevaux. Mais aussi, et surtout, auprès de leurs propriétaires !

Préface

J'aimerais sincèrement que vous ayez autant de plaisir à lire ces histoires que j'en ai eu à les vivre.

Et, sait-on jamais, peut-être qu'un enfant, un jour, me lira et décidera fermement que lui aussi aura de grandes bottes marron, plus tard, quand il sera grand !

Alors, promis, j'arrêterai de ronchonner sur le temps qui passe.

Jusqu'au lendemain !



Pas de ma faute, je te jure !

« Et cette fois-ci, sois bien à l'heure. J'te connais, tu vas encore arriver en retard ! »

Ma femme me connaît, c'est certain. Je suis toujours en retard, je l'admets. Mais cette fois-ci, j'ai bien tout organisé : la plage horaire est bloquée dans l'agenda, les ASV (Auxiliaire Spécialisée Vétérinaire) sont prévenues, pas de rendez-vous ni de visite à 11 h. Je dois impérativement emmener mon fils chez le médecin pour son certificat de non-contre-indication-à-la-pratique-du-handball. Facile. 11 h. J'y serai. Il ne me reste qu'une visite. Il est 10 h. Une visite facile, une simple fièvre de lait. Hop, température, vérifier l'intégrité utérine et vaginale, un coup de stétho sur le cœur histoire de voir, les muqueuses, la mamelle et une perfusion de soluté calcique. Simple. Un quart d'heure. Et encore...

J'arrive dans la ferme. Personne. Un petit tour rapide des bâtiments. La vache est dans la stabulation, couchée sur la paille, dans l'impossibilité de se relever. Je sors mon portable et j'appelle.

« Rémi ? Je suis chez toi. C'est la vache couchée dans la stabu qui est en fièvre de lait ?

— Oui, tu peux te débrouiller seul ?

— OK, pas de problème.

— Fais juste gaffe à ne pas passer par le grand box parce que j'y ai enfermé le taureau. Il est pas méchant mais parfois un peu con...

— OK, c'est bon, je vois. »

Je pose mon portable sur le tableau de bord de la voiture et m'en vais serein, sifflotant même, soigner notre pauvre vache.

Ce genre de situation est de plus en plus fréquente dans nos élevages modernes. Les agriculteurs sont bien souvent seuls à assumer tout le travail. Leurs journées sont longues, très chargées et ils ne peuvent pas toujours être présents pour aider le véto dans ses consultations. C'est un peu ennuyeux parfois, mais il faut bien s'adapter.

Aujourd'hui, la situation est parfaitement sous contrôle. La vache est facile, le diagnostic ne pose aucun problème et je la perfuse tranquillement au milieu de la stabu, seul.

Le glouglou de la perfusion qui s'écoule lentement ne perturbe qu'à peine mes pensées. La visite terminée, il me faudra filer à la maison, choper mon fils, aller chez le médecin. En général on attend peu. Consultation, certificat. À 11 h 30 je devrais être sorti et j'aurai bien le temps de passer par la clinique pour castrer un chat. Tout va bien. Cool.

C'est alors qu'un petit bruit attire mon attention. Un bruit feutré, léger. Des bruits de pas.

Puis une espèce de ronflement curieux.

Intrigué, je me retourne et là : nom de Dieu, le taureau !

Il m'observe à dix mètres, à peine. Une bête énorme.

Il a l'air légèrement contrarié que je m'occupe avec autant d'attention de sa vache. Faut pas contrarier un taureau.

Je ne sais trop que faire. Je suis en plein milieu de la stabu. Il me semble impossible de regagner la barrière en courant si jamais il lui venait l'idée de charger. Je n'ose bouger.

Il y a peut-être un espoir. À trois mètres de moi il y a un roundballer de paille qui doit servir à pailler l'étable. Le round est à moitié défait, mais si le taureau attaque, peut-être aurai-je le temps de...

Il charge !

Je lâche tout. Pique le sprint de ma vie malgré mes bottes et ma blouse et saute désespérément sur le roundballer. Sauvé !

Mais, rapidement, je comprends qu'il y a tout de même un problème : je suis au beau milieu d'une stabu, perché sur une botte de paille, étroitement surveillé par une bête de près d'une tonne qui ne semble absolument pas disposée à me laisser partir.

Et je suis tout seul.

Et... merde... mon portable est dans la voiture !

Non, et non... c'est pas vrai, pas aujourd'hui, pas maintenant !

Je suis bloqué. Échec et mat.

Ne reste plus qu'à attendre.

Le temps est passé.

J'ai bien tenté d'appeler au secours mais je me trouvais tellement ridicule, ainsi perché, que je craignais encore plus que quelqu'un ne surgisse !

C'est la femme de Rémi qui m'a découvert.

« Ben, Stéphane qu'est-ce que tu fous là ? »

Elle a appelé Rémi qui est arrivé, hilare.

Il a pu remettre son taureau dans le box d'où il s'était échappé, non sans difficulté.

J'ai enfin pu regagner ma voiture.

...

« Je savais bien que tu serais en retard. Tu es *toujours* en retard. Et ne cherche pas d'excuse bidon ou d'histoire abracadabrante. Je te connais ! »

Ma femme me connaît, oui, bien sûr. Mais là, tout de même... Non ?



Le spectromètre de masse

Je suis face à eux trois. Entre nous, une table. Sur la table, une petite dizaine de papiers. Je dois en choisir un. Nous sommes en juillet de l'année 1988. Je passe l'épreuve orale de physique du concours d'admission aux Écoles Nationales Vétérinaires à Maisons-Alfort. Les trois examinateurs me regardent. L'un d'entre eux m'encourage. « Allez-y, vous pouvez choisir un papier. »

Je respire un grand coup, puis n'hésite pas. Je tends la main fermement, retourne le papier choisi et annonce le sujet qui y est inscrit.

...

Je n'ai pas fait la guerre mais j'ai connu la prépa.

Prépa véto à Amiens. Une ville triste et grise, dans une région triste et grise, pour des années tristes et grises. Un seul objectif : le concours, l'intégration d'une des quatre écoles vétérinaires françaises.

Vétérinaire !

Aussi loin que je me souviens, j'ai rêvé de pratiquer ce métier. Mon père m'exhortait à être libre, à ne pas subir

le joug d'un patron, lui qui a tant souffert des petites humiliations quotidiennes de sa hiérarchie. Je voulais une grosse voiture avec plein de médicaments. Je voulais des bottes. Je voulais soigner les vaches, les chevaux et pourquoi pas aussi les chiens. Je me voulais à la campagne, dans une grande maison ancienne, élevant chevaux, moutons et quelques vaches : gentleman-farmer en bottes et casquette, au charme anglais suranné. J'avais du véto l'image de celui qui aide, sauve, réconforte, rassure. Je m'imaginais passant la nuit, combattant sans relâche pour sauver le cheval d'une propriétaire forcément belle et reconnaissante. Je me voyais au petit matin, fourbu et harassé, annoncer tranquillement : « Je crois qu'il va s'en sortir. » Et ajoutant avec un petit sourire : « J'prendrais bien un petit café, j'ai une grosse journée qui m'attend. » Véto rimait dans mon imaginaire avec héros. Oui, j'ai toujours voulu exercer ce métier que j'imaginais passionnant.

Cet objectif ne m'a jamais quitté tout au long de ma scolarité. Les profs doutaient franchement de ma réussite, mais pourquoi pas ? J'étais plutôt médiocre. Passable. Moyen. Dans le peloton, jamais en tête, mais pas dans les derniers non plus. Besogneux. Un peu triste. Transparent. Presque anonyme. Je n'ai pas aimé ma scolarité. J'ai obtenu le bac sans gloire avec deux petits points d'avance.

Puis vint la prépa. Ma guerre.

Survivre à la prépa demande énormément d'abnégation. Il faut renoncer à tout ce qui n'est pas boulot. Pas de sorties, pas de vacances, pas de loisirs.

Boulot, boulot, boulot.

Des potes, heureusement. Des frères d'armes. Des amitiés solides, qui durent toujours.

J'ai déjà raté le concours par deux fois. Même pas admissible. Cette année c'est ma dernière tentative. Deux possibilités : soit je réussis, soit... non, il ne pouvait y avoir d'autre possibilité. Je devais réussir !

Depuis que je sais être admissible, c'est-à-dire avoir réussi les épreuves écrites, je ne vis plus. Savoir mon avenir suspendu à ces deux journées d'épreuves orales m'est insupportable. Impossible de réviser. Trop de sujets possibles. Trop de possibilités d'échouer.

Une semaine avant l'épreuve, mon prof de physique, Monsieur Gérard Demange (qu'on appelle évidemment Sam Démange), me fait passer une dernière « colle ». Une répétition générale de l'épreuve. Le sujet sur lequel je tombe alors est « Le spectromètre de masse : principe et utilisation pratique ». Pas trop dur. Mon exposé est plutôt bon. Mon prof est satisfait.

« C'est bien ça, Monsieur Girodon. Si vous faites ça la semaine prochaine, c'est dans la poche. Il faudrait juste que vous pensiez à... ». Il me donne quelques derniers conseils.

...

Les trois examinateurs me regardent. L'un d'entre eux m'encourage. « Allez-y, vous pouvez choisir un papier. » Je respire un grand coup, puis n'hésite pas. Je tends la main fermement, retourne le papier choisi et annonce le sujet qui y est inscrit : « Le spectromètre de masse : principe et utilisation pratique » !

Alors j'ai su. J'ai su que j'avais réussi. J'ai su que je serais vétérinaire. Mon cœur a explosé. Extraordinaire et magnifique coup du sort.

Possédant le sujet parfaitement pour l'avoir traité une semaine auparavant, j'ai véritablement explosé, tournoyé,

démontré. Du grand spectacle. Un oral comme jamais je n'en avais fait. Comme jamais je n'aurais pu l'imaginer. Un rêve.

Les années de frustration, de grisaille, tristes et froides se sont évanouies, balayées par ma motivation, ma résignation et ma hargne. J'allais vivre enfin !

J'ai su l'émotion de mon père apprenant à son boulot, par le Minitel, que j'allais entrer dans ce métier.

Lui aussi était heureux. Lui aussi était vengé de bien des frustrations. Ce jour-là, son patron n'a pas réussi à lui gâcher son immense bonheur.



Rissa

La cliente ne semble pas comprendre. Son visage impassible n'exprime aucune émotion. Il lui faut juste admettre l'inacceptable : sa chienne est désormais condamnée.

« Les résultats de l'analyse sont sans appel, Madame. Votre chienne souffre d'insuffisance rénale chronique et, au vu des valeurs, il n'y a pas d'espoir qu'elle puisse survivre bien longtemps. Il est raisonnable d'envisager une euthanasie... »

Le choc, la sidération.

« Merci Docteur, je comprends et je vous fais totalement confiance. Mais... me permettez-vous auparavant d'appeler mon fils ? C'était un peu sa chienne et j'aimerais lui parler avant de... »

— Naturellement, je vous en prie... »

...

Il lui semblait bien avoir entendu la sonnerie du téléphone. Il coupe le son de la chaîne stéréo, interrompant brutalement la voix déchirante de Léo Ferré.

Il décroche.

« Allô ?

— Bonjour, c'est Maman. Je ne te dérange pas ? »

Drôle de voix. Il s'est passé quelque chose.

Sa mère poursuit :

« Je suis chez le vétérinaire avec Rissa et elle ne va pas bien du tout. Ses reins ne fonctionnent plus. Il va falloir la piquer. Je voulais juste te tenir au courant avant. Voilà. Je suis désolée... »

Rissa. Sa chienne. Mourir. Il ne peut parler.

Rissa...

C'était un soir. Un ami de la famille était arrivé à la maison avec cette petite boule de poils dans les bras. « J'ai là une petite chienne qui cherche une gentille famille pour l'accueillir. Ça vous dit ? »

Un an qu'il tannait ses parents pour avoir un chien. Son chien. Petit garçon, un peu timide, un peu rêveur, il voulait un Colley. Comme Lassie, son héroïne. Mais un tel chien était hors de prix et ses parents s'obstinaient à refuser. Et voilà que cet ami généreux venait leur offrir le plus merveilleux des cadeaux. Une chienne. Une Colley. Elle s'appellerait Rissa. Sourire en espagnol. Pourquoi ? Parce que !

Rissa.

Les courses folles en forêt. Les longues promenades en famille.

Son ballon. Une vague pièce de cuir informe crevée, mâchouillée que la chienne déposait inlassablement à vos pieds afin que vous lui lanciez. Infatigable. Et pourtant. Où est-il maintenant ce vieux ballon ?

Rissa.

La confidente des années adolescentes. La seule à savoir les amours secrètes. La seule à partager les angoisses et les tourments. Toujours présente et l'accueillant avec joie lorsqu'il posait son cartable en rentrant du collège. Puis son sac US en rentrant du lycée. Puis il n'est plus rentré.

Rissa.

Les études, la métamorphose, la fin de l'enfance et l'âge adulte.

Il a quitté la maison, quitté sa chienne sans même véritablement s'en rendre compte. Trop occupé par ses amis, ses amours, ses études, son avenir...

Quand l'a-t-il vue pour la dernière fois ? À Noël, sans doute. Elle a dû accourir vers lui. Il ne s'en souvient pas vraiment. Peut-être l'a-t-il même repoussée un peu brutalement. « Arrête ! Mon pantalon tout propre. » Il aurait dû profiter de ces instants. Profiter de son chien. Ne pas l'oublier, ne pas l'abandonner... Et maintenant elle va mourir loin de lui, dans ce cabinet vétérinaire froid et anonyme, sans qu'une dernière fois il ne puisse caresser ses longs poils.

Sans qu'une dernière fois il ne lui balance son ballon déglingué.

Quel imbécile !

Plus que son chien, c'est son enfance qui disparaît aujourd'hui. La quiétude des années insouciantes. Le bonheur d'une famille unie et aimante.

Son père et sa mère heureux.

Son frère et sa sœur.

Rissa.

...

« Oui bien sûr, si le véto pense qu'il faut la piquer il faut le faire. Pas facile quoi... »

Ma mère acquiesce et raccroche.

Je raccroche.

Je termine mes années d'études vétérinaires à Nantes.

Je ne reverrai pas ma chienne Rissa et je culpabilise énormément de ne pas m'en être mieux occupé.

Je tourne lentement le bouton du volume de l'ampli.

Léo Ferré.

« Elle survient à temps, pour arrêter ce jeu

Le Temps c'est le tic-tac monstrueux de la montre

La Mort, c'est l'infini dans son éternité

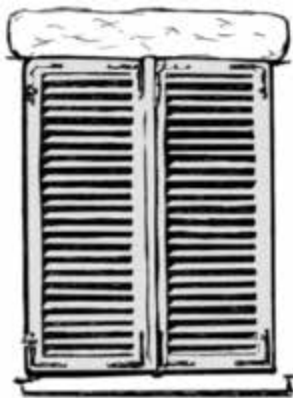
La Mort

La Mort

La Mort ? »

Et je m'assieds dans le canapé et ferme les yeux...

Rissa.



L'ours

« Tu vis vraiment comme un vieil ours mal léché dans sa tanière, hein ? Non mais regarde-moi ce foutoir ! Incroyable. Et je suis même certaine que tu n'as pas ouvert tes volets une seule fois ! »

Bénédicte, ma copine, ma presque fiancée, ma future épouse, n'est guère surprise. Elle vient me voir pour la première fois au May-sur-Èvre et découvrir l'ampleur du désastre.

En dernière année à l'École Vétérinaire, je suis en stage. Trois mois déjà.

Je loge dans un petit studio mis à ma disposition par mes employeurs.

Y loger signifie que j'y dors. Plutôt que je m'y écroule de fatigue tard le soir, pour être systématiquement réveillé, plusieurs fois par nuit, par la sonnerie du téléphone.

« Stéphane... Une urgence, je passe te chercher. »

Je suis stagiaire donc apprenti. Je suis logé, nourri et en contrepartie j'aide dans la mesure de mes petits moyens. Une visite facile par-ci, un chien à vacciner par-là.

Mais surtout, j'apprends mon métier en accompagnant les véto lors de leurs visites. Je regarde, je questionne, j'essaye, je m'imprègne. Je ne suis plus que vétérinaire, du matin au soir.

Et la nuit.

En effet, « de garde » chaque nuit, le véto de service me réveille pour chacune des urgences. Juste le temps de sauter hors du lit, d'enfiler mon jean, une bonne polaire, mes bottes et j'attends dehors dans la rue, que la voiture passe me prendre.

Il y a beaucoup d'obstétrique sur les vaches. Vêlages, mais surtout césariennes. Il est fréquent d'en effectuer trois ou quatre dans une même nuit. Si au début j'étais spectateur, le temps passant, je deviens de plus en plus acteur. J'incise la peau, puis les muscles. Puis on me confie les sutures musculaires. Puis les délicates sutures de l'utérus qui doivent impérativement être étanches. Un surjet de Schmieden pour la première couche en faisant bien attention à ne pas coincer le placenta, puis un deuxième surjet enfouissant, bien serré.

J'aime ces nuits passées à courir la campagne. Ma situation est confortable. Aucun stress puisque je suis avec mon tuteur. Je travaille avec une assurance tous risques derrière mon épaule qui me corrige et m'accompagne.

« Et attention à tes nœuds. Tu vois là, celui-ci est inversé, ce n'est pas assez sécurisé. Tu défais et tu refais. »

Inlassablement.

Le jour, j'aide aux visites. Un veau à perfuser, une vache en fièvre de lait à revoir, une chèvre à recoudre. Toujours à courir.

Le soir venu, j'achète quelques vagues paquets de chips, bouteilles de Coca, chocolat (le Milka aux noisettes

en tablettes de 500 g), pâtes et Knacki. Je dîne puis me couche avec les bouquins de Tavernier (*Obstétrique Bovine*) ou les *Cours de Pathologie du Bétail*.

Je déborde d'énergie, j'ai soif de savoir-faire, de comprendre.

Mais, dormant peu, les doigts aux jointures coupées par les fils de suture (ah ! les joies du catgut chromé), les mains gercées par l'eau chaude additionnée de chlorhexidine, les épaules endolories par les torsions de matrices, je suis épuisé !

Le week-end, je retrouve à Nantes mes amis encore à l'École et leur raconte, faussement modeste, mes aventures incroyables.

Mais ce week-end, pour la première fois depuis trois mois, c'est Béné qui est venue me voir.

Et elle découvre à quel point je suis peu attaché à rendre coquet mon petit studio. Mes affaires sales traînent un peu partout, la vaisselle encombre l'évier, je n'ai pas une seule fois passé l'aspirateur et, effectivement, je n'ai jamais ouvert mes volets depuis que j'ai investi les lieux. À quoi bon ? Il fait nuit quand je pars le matin et quand je rentre le soir...

« Allez, vieil ours mal léché, ouvre donc les volets et aère-moi tout ça. Ça sent le fauve ici ! »

Un peu penaud tout de même, je m'exécute.

Et, poussant les lourds volets en bois, je tombe nez à nez avec le voisin qui bricole dans son jardin.

Il me regarde, curieux, surpris.

« Bonjour » lui fais-je, poli.

— Bonjour... C'est vous le nouveau vétérinaire ?

— Eh bien, oui, enfin, nouveau, c'est-à-dire que je suis...

— Ah, eh bien, enchanté de faire votre connaissance, vous m'avez l'air bien sympathique et franchement plus ouvert que votre prédécesseur. Depuis trois mois qu'il était là, figurez-vous que non seulement il ne m'a jamais adressé la parole, *mais il n'a pas une seule fois ouvert ses volets !*

— Ah ? Mais... ah bon ?

Bénédicte qui m'a rejoint comprend qu'il parle de moi. Observant ma tête ahurie et mon air indigné elle ne peut s'empêcher d'éclater de rire en me donnant un grand coup de coude dans les côtes.

« Et bien tu vois, qu'est-ce que je te disais, un vrai ours ! »

J'éclate de rire à mon tour face au voisin médusé.

Alors, j'ouvre grand les volets afin que l'air frais et pur de ce beau dimanche matin de février envahisse mes poumons. Je respire à grosses goulées les senteurs de la campagne. Un chien aboie au loin, la cloche d'une église lui répond, Bénédicte ne peut arrêter de rire.

Je suis heureux.

Incroyablement heureux !



Le panaris

« Tiens, ben t'es véto toi, non ? »

L'aspirant qui s'adresse à moi est médecin si j'en juge par la couleur de ses épaulettes. Un gars comme moi, donc, qui effectue son service militaire au Service de Santé des Armées à Brest. Nous nous retrouvons tous les soirs pour dîner entre pharmaciens, médecins, vétérinaires.

« Tiens, ben t'es véto toi, non ? »

La question piège par excellence. Jamais je ne résiste à la fierté de répondre par l'affirmative. Mais en général je me retrouve très vite à devoir établir des diagnostics hasardeux concernant le chien du beau-frère qui tousse depuis trois mois ou le poney de la grand-mère « qui peut plus marcher au fond de son champ, tu penses que c'est quoi ? »

« Oui, en effet, je suis vétérinaire. Pourquoi ? »

— Le chien de mes parents a une grosse infection d'un ergot suite à une griffe qui a mal poussé. Qu'est-ce que tu penses qu'il faut faire ? »

Paf, le piège. Je suis vétérinaire diplômé, c'est vrai, mais sans aucune expérience ou presque. De plus, je suis à l'époque plus à l'aise avec les bovins que les chiens. Je ne résiste cependant pas au petit plaisir de briller face à ce jeune médecin et devant le reste de l'assemblée avec qui je partage la table.

« C'est rien du tout ça, si tu as une infection profonde avec risque d'ostéomyélite, le plus logique est d'envisager l'amputation du doigt. De toute façon l'ergot ne lui sert pas à grand-chose.

— Ah, ok, et ça se fait facilement ?

— Oui, c'est une petite opération. Le véto de tes parents fera ça sans problème. »

Et voilà. Stéphane Girodon, vétérinaire aspirant, toujours prêt à donner un conseil. Je ne suis pas mécontent de l'effet produit sur l'assemblée.

« Amputer un doigt ? Ce doit être impressionnant non ?

— Pas tant que ça. Il faut bien maîtriser les éventuelles hémorragies et les sutures pour garantir une bonne cicatrisation, mais ça se fait bien. Ça nous arrive même assez souvent d'amputer un membre. Carrément. »

Naturellement, à cette époque, je n'ai jamais pratiqué la moindre amputation. Tout juste ai-je eu la chance d'en observer une lors d'un stage dans une clinique. Mais je ne résiste pas au plaisir bien futile d'être au centre de l'attention de cette tablée de jeunes aspirants. Me voilà donc parti dans des descriptions sanguignolesques de chirurgies héroïques dans lesquelles je m'attribue sans aucun scrupule le beau rôle du praticien calme et sûr de son fait. Pour un peu je m'imagine le bistouri à la main, torturant les tissus, clampant les vaisseaux, demandant à mon assis-

tante une aide précieuse et efficace. Je parle du ton blasé de celui qui pratique ce genre d'opération en routine. Les regards amusés et les questions m'enhardissent à exagérer la description, tout en exacerbant mon rôle de chirurgien maître dans la pratique de l'Art Vétérinaire.

S'ensuivent les éternelles questions sur le devenir du chien amputé, et peut-il vivre normalement, et si c'était mon chien je ne pourrais pas, et ce doit être terrible, non ?

« Non, aucun problème, les chiens et même les chats se déplacent parfaitement sur trois pattes. ».

Et puis la conversation dérive. Je perds la main et c'est un jeune médecin qui s'approprie l'auditoire par la description d'anecdotes croustillantes observées au service des urgences, reléguant mes amputations grand-guignolesques aux oubliettes.

La semaine suivante, je retrouve l'aspirant médecin.

« Dis donc, j'ai appelé mes parents au sujet de leur chien. Comme tu semblais assez sûr de toi, peut-être que tu pourrais le faire, non ? »

Et merde !

Voilà comment je me suis lancé dans ma première amputation d'ergot. Un truc pas si évident car il s'agissait en fait d'une tumeur osseuse de la phalange. Je me suis fait aider par un acolyte lui aussi vétérinaire aspirant et à l'expérience un peu plus étoffée que moi. Nous avons potassé nos cours, l'anatomie, la bibliographie. Nous avons pris notre temps et finalement l'opération s'est bien déroulée. C'est ainsi que se forge l'expérience...

« T'inquiète pas, j'ai l'habitude de ce genre d'opération. Ce n'est rien du tout. Je vais commencer par une

anesthésie locale du doigt, puis je vais inciser et parer toute la zone infectée. Ça va très bien se passer. »

Oui, ok, peut-être. N'empêche que je ne suis pas très rassuré. C'est le jeune médecin propriétaire du chien qui me parle. Je suis dans son local médical de l'armée, la main posée sur un truc qui ressemble à une table de chirurgie des années 1950. Le tout recouvert d'un champ opératoire.

Tout a commencé la veille. Un vilain panaris du pouce me gâchait l'existence depuis plusieurs jours et j'ai eu le malheur de lui demander conseil.

« Tiens, ben, toi qu'es médecin, t'aurais pas une astuce ou un produit pour soigner mon panaris ? »

Après avoir bien observé mon doigt il a asséné, brutal :

« Houla, une seule solution, la chirurgie. Je te fais ça demain si tu veux, pas de problème ! »

Je dois reconnaître que l'anesthésie a été parfaite. Rien senti du tout. Ils étaient deux médecins et une infirmière à intervenir. Tout s'est passé nickel et mon doigt a vite récupéré.

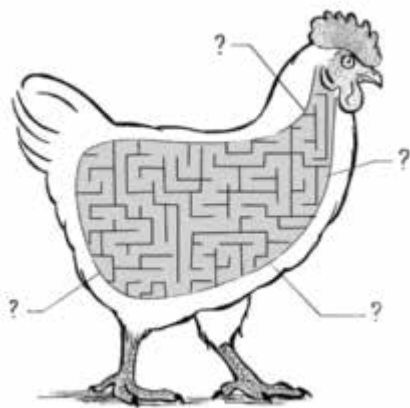
Après l'intervention, le médecin m'a proposé de venir boire un café dans son bureau. Et là, j'ai très bien vu les nombreux ouvrages médicaux étalés sur sa table. *Traitément chirurgical du panaris péri-unguéal, La chirurgie des doigts, Anatomie de la main et des doigts...*

J'ai dans l'idée qu'il n'avait pas beaucoup plus l'expérience de ce genre d'opération que moi-même de l'amputation des ergots du chien.

Mais là où j'ai vraiment frémi c'est lorsque je lui ai demandé quelle était sa spécialité dans le « civil ».

Il m'a répondu dans un grand éclat de rire :

« Gynécologue ! Pourquoi ? »



Je n'y connais rien en poulets !

Moi, je voulais aller en Nouvelle-Calédonie. Les mers chaudes, les lagons bleus, les vahinés en fleurs, le soleil, la planche à voile, la plongée avec les requins.

Pas à Brest.

Mais à l'issue des deux mois de classes à Libourne, mon rang ne me laissait le choix qu'entre Brest et Suippes dans les Ardennes : pas assez bossé les protocoles de sécurité en cas d'attaque chimique, pas suffisamment bon tireur au pistolet – pour être honnête j'étais même terrorisé ! – pas assez rapide sur le cross en rangers et sac au dos.

Brest ou Suippes. Je n'ai pas hésité longtemps.

Moi, je voulais la Nouvelle-Calédonie, mais ce sera Brest. Au moins il y a la mer et le vent.

Le Vétérinaire Aspirant Biologiste Stéphane Girodon du 219^e peloton EOR Santé de l'ENORSSA-Libourne fut donc affecté au secteur vétérinaire du Service de Santé des Armées à Brest. Rompez.

J'ai bien aimé cette année passée sous les drapeaux.

Nous étions sous-officiers, donc libres. Nous ne rendions de comptes qu'à notre commandant, un brave homme un peu tatillon mais qui ne nous embêtait pas, tant que le boulot était fait. Nos missions consistaient officiellement à inspecter les cuisines, les approvisionnements en nourriture – ah, les stocks intacts de homards qui débarquaient des sous-marins de la BOFOST ! –, les chenils et à apporter des soins aux chevaux et chiens militaires. Officieusement, il nous arrivait de soigner l'animal de compagnie d'un sous-off' ou de la femme d'un commandant en mission qui s'ennuyait à terre. Juste pour rendre service.

Mais ces saines occupations ne nous rapportaient que peu. La solde d'un militaire, fût-il aspirant vétérinaire, ne nous permettait pas de vivre décemment. Aussi, nous effectuions des remplacements et gardes dans les cliniques vétérinaires de Brest. Principalement chez le docteur Menguy. Personnage atypique, travaillant dans un cabinet assez improbable, où la radio hors d'âge trônait fièrement dans le hall d'accueil. Peu préoccupé des règles de radio-protection, notre patron. Étant trois aspirants véto's, on se relayait pour enchaîner de longues et ennuyeuses après-midi de vaccinations qui avaient le mérite, tout de même, de remplir quelque peu notre portefeuille de beaux billets de banque... qu'on dépensait trop souvent en bières et concerts de jazz au Comic's ou au Vauban le soir même.

Toujours, donc, en prospection de remplas, j'ai découvert un jour un cabinet assez important qui cherchait un aide, un jour par semaine, le mercredi. Ce cabinet regroupait quatre jeunes vétérinaires dynamiques et l'ambiance était plus motivante qu'à Brest. Ce cabinet se situait dans une petite bourgade, chef-lieu de canton, très fière de son calvaire et de son église, Pleyben.

Chaque mercredi je m'échappais donc discrètement de mon service à Brest, sous un prétexte quelconque et partais travailler à Pleyben. Peu de chance de me faire pincer à cette époque bénie où les portables n'existaient pas. Et j'étais couvert par mes collègues...

...

« Monsieur Girodon, j'ai un service à vous demander... »

Je suis dans le bureau du commandant et je n'aime pas trop ça. En général, c'est signe de problème.

« Je devais effectuer mercredi prochain l'inspection d'un abattoir de volailles et des usines de transformation, situés à Guiscriff, dans le Morbihan. Or, j'ai un contre-temps et ne peux m'y rendre. Cette inspection est très importante pour valider les accords de marchés entre l'armée et le groupe industriel. Je compte donc sur vous pour mener à bien cette mission, Monsieur Girodon ! »

Tout juste s'il n'a pas des trémolos dans la voix. Je m'attends presque à entendre retentir la Marseillaise et à le voir se lever pour me donner l'accolade. « La France a besoin de vous, Monsieur Girodon ! »

« Mais... mon commandant, mercredi je ne peux pas, impossible, moi aussi je suis pris, j'ai... »

— Non, non, non, vous êtes libre, j'ai vérifié, pas de discussion, ne perdez pas de temps et révissez donc un peu les protocoles de visites d'usines d'abattage de poulets ! »

Tu parles. La galère.

Je n'y connais rien en poulets. Totalement incompetent. Je ne sais même pas comment on découpe un poulet rôti à la maison. Chaque fois ça finit en charpie.

Et je dois inspecter une usine qui appartient au plus grand groupe mondial de production de poulets pour

valider un accord commercial avec l'armée. Complètement irresponsable, ce commandant. Il est fou ! Mais ce qui me contrarie le plus, c'est que la visite doit avoir lieu mercredi prochain, jour où je travaille à Pleyben. Et là-bas aussi ils comptent sur moi.

Le commandant détaille ma mission :

« Vous vous présenterez aux usines à Guiscriff mercredi prochain à 9 h. L'ingénieur qualité vous recevra et vous fera visiter l'usine. J'attends votre rapport pour la semaine suivante. Ce sera tout. Rompez ! »

Non mais je rêve, il se croit vraiment dans *Le Jour le plus long* : « *You, the vet-inspector, will have one job, and one job only : to inspect l'usine de Guiscriff.* »

Alors j'ai organisé ma journée. J'ai d'abord appelé l'ingénieur à Guiscriff pour lui annoncer qu'étant donné mon emploi du temps surchargé à l'armée – elle sembla surprise – je désirais commencer mon inspection à 7 h du matin. Ensuite, j'ai appelé mes patrons à Pleyben. J'arriverai un peu en retard, qu'ils ne comptent pas sur moi avant 9 ou 10 heures.

Et je suis parti pour Guiscriff en uniforme, casquette blanche et pompes cirées. Quelle galère !

Je fus accueilli par tout un staff de personnes très préoccupées de me montrer l'usine sous son meilleur jour. Elles ont tenu à me faire tout visiter. Nous déambulions en tenue blanche, charlotte sur la tête et surbottes aux pieds.

« Ok... ah, parfait... très bien ça. »

J'opinais, feignais de m'intéresser, montrais parfois un air soucieux et prenais quelques notes au hasard. Vachement compliqué un abattoir, en fait. On s'y perdrait !

Vers 9 heures et demie, nous nous sommes tous retrou-

vés dans la cafétéria de l'usine devant un café. Impeccable, j'avais tout juste le temps de filer à Pleyben et...

« Voilà, Monsieur Girodon. Après cette petite pause nous allons pouvoir continuer par les chaînes de transformation, puis vous serez accueilli par monsieur le directeur pour déjeuner. Ensuite l'après-midi sera consacré à la consultation des documents qui... »

— C'est que... excusez-moi mais... comment dire... ce que j'ai vu, là, tout de suite, me paraît amplement suffisant pour garantir à mes supérieurs la grande qualité de votre production. D'autre part, il faut vraiment que j'y aille parce que... heu... voilà. Merci pour votre accueil et remerciez bien votre directeur pour son invitation à déjeuner, mais je n'ai pas le temps ! »

Et je suis parti comme un voleur devant les regards médusés des ingénieurs qui, manifestement, ne s'attendaient pas à un tel scénario.

J'ai repris mon vieux C15 de l'armée et ai filé vers Pleyben. Je me suis planqué dans un chemin creux sur la route pour quitter mon uniforme et enfiler des fringues plus en accord avec le boulot de vétérinaire rural : jean, T-shirt, polaire. Je suis enfin arrivé à Pleyben. Un peu en retard – j'ai l'habitude – mais pas trop.

La secrétaire, Gaëlle, m'a accueilli.

« Salut Stéphane, il y a Philippe qui est parti en urgence sur un vêlage. Il a demandé si tu pouvais autopsier les poulets de l'élevage Rannou. Ça t'embête pas ?

— Mais enfin... j'y connais rien en poulets ! »

Un vermifuge qui fait dormir ?

Madame Nourry voulant vermifuger sa chatte, sa fille est passée à la clinique et a acheté des comprimés. La mère a ensuite essayé de les donner au chat.

« *Im-po-ssible*, Docteur ! Pourtant j'ai essayé. Je me suis fait griffer, mordre. Rien à faire.

— Ah... Faut essayer avec un p'tit bout de fromage.

— J'ai essayé ! Mais *pfuiiiit*, elle recrache le comprimé. Rien à faire j'vous dis. Je me suis dit que vous vous y arriveriez. Vous avez plus l'habitude que moi ! »

Curieux ces comprimés. Connaît pas ce vermifuge...

« Madame Nourry, où avez-vous acheté ça ?

— Ici. Ma fille est passée hier et me les a donnés ! »

Sur le dos de la plaquette je lis : Noctamide – Lormétazépam. Mais... nom de Dieu... Je vérifie sur Internet.

« Madame, ce n'est pas un vermifuge, c'est une benzodiazépine, comme le Valium, c'est un médicament pour dormir ! »

— Ah oui ? Ma fille prend ça en ce moment...

— Eh bien, heureusement que votre chat n'a pas avalé ce comprimé. Vous auriez été tranquille un moment !

Et puis j'ai un éclair de lucidité...

« Madame Nourry... les vermifuges du chat... ils sont où maintenant ?

— Oh non... ma fille... ! »